

unes des autres par des montagnes ou par des gorges. Les journaux italiens affectent de croire que l'Italie prend seulement des mesures défensives, que la position maritime de l'Italie est en danger; ils dénoncent la résurrection de la marine croate, qu'en 1919 la diplomatie italienne s'est en vain efforcée de limiter, de surveiller. La prise de possession des îles qui ferment les passes de Fiume, et, face à la Dalmatie, des îlots de Pelagosa et de Lagosta n'a pas un autre objet. Mais voici que la Yougoslavie commande des sous-marins en Angleterre. La presse italienne aussitôt de clamer contre les bases navales de l'archipel dalmate, d'où une flottille franco-croate menacerait la côte italienne. C'est ce que M. Mussolini appelle dans sa réponse à M. Calvin Coolidge, qui propose le désarmement naval, « la position géographique défavorable » de l'Italie.

**Le traité de Tirana : l'aspect albanais.** — L'entrée de l'Italie en Albanie a aussi des motifs de politique interne. Le public parisien se rappelle peut-être l'assassinat, en juin 1920, sous les arcades de la rue de Rivoli, du dernier condottiere albanais, un Skander beg moins patriote et plus vénal, Essad pacha Top-tani. Il était, après avoir été soudoyé alternativement par toutes les puissances, alors à la solde de l'Italie. Il fomentait des insurrections locales — c'était un grand propriétaire du Centre albanais — contre le ministère de Tirana, qui venait d'accomplir en peu de mois le miracle de l'unité albanaise. Un jeune nationaliste, Avni Rustem, le tua en plein Paris. Les témoins en cour d'assises dirent ce qu'ils savaient d'Essad : ils emportèrent l'acquiescement. Mais en Albanie règne le *diaksour*, la vendetta qui ne pardonne. Avni Rustem, sacré héros